

NELLY ALARD

LE CRIEUR DE NUIT

roman

nrf

GALLIMARD

LE CRIEUR DE NUIT

NELLY ALARD

LE CRIEUR DE NUIT

roman

nrf

GALLIMARD

à Martine

Un père en punissant, Madame, est toujours père
Un supplice léger suffit à sa colère.

JEAN RACINE

Or, une nuit qu'il revenait de son travail, comme
il passait sur une espèce de tertre couvert de brous-
sailles, il entendit hurler, presque à son oreille, le
« ho ! ho » du crieur de nuit.

ANATOLE LE BRAZ

LUNDI

J'ai appris la nouvelle ce matin, en écoutant le répondeur. Isa disait : Papa est décédé. Je me suis fait couler un café et je l'ai rappelée, puis j'ai composé le numéro d'Air France. Thierry est entré en bâillant, m'a regardée et a dit : Qu'est-ce qui se passe ? J'ai répondu : Papa est mort. Isa dit : décédé. Moi je dis : mort. Je ne vois pas pourquoi je prendrais des gants. Depuis le temps que l'idée de la mort m'accompagne, je ne dirais pas qu'elle m'est devenue familière, non, mais j'ai quand même le droit de l'appeler par son nom.

Tu es mort. Enfin.

Quelques minutes plus tard, Éric a téléphoné. Il était en déplacement d'affaires je ne sais plus où, à l'autre bout du monde. Il m'a demandé : Qu'est-ce que ça te fait ? J'ai juste dit : Et toi ?

— Rien, a dit Éric. C'est bizarre. Ça ne me fait rien.

C'est Isa qui est venue me chercher à l'aéroport de Brest-Guipavas. Elle était arrivée deux heures avant moi, par

l'avion précédent. Elle m'a emmenée vers la voiture de Maman.

— Elle est à la maison. Il est à Saint-Pol, au funérarium, me dit-elle, les yeux fixés sur la route.

Le bourg de Plouguénez, où ont vécu mes grands-parents et où vous avez pris votre retraite il y a une quinzaine d'années, est à soixante kilomètres environ de l'aéroport. Je regarde par ma vitre défiler le paysage du Nord Finistère, la mer est toute proche mais on ne la sent pas. C'est le pays de Maman, pas le tien. Tu ne l'aimais pas beaucoup. Isa me donne quelques détails.

Tu devais être opéré ce matin. Tu as cessé de respirer pendant la nuit, à l'hôpital. C'est aussi bien ainsi. Tu es mort sans raison, mais depuis longtemps c'est sans raison non plus que tu vivais. Le château d'eau, très haut et singulièrement élancé, se profile au loin, au milieu des champs d'artichauts. On l'aperçoit de partout à plusieurs kilomètres à la ronde. Nous guettions son apparition par la vitre de la voiture quand nous étions enfants, que nous habitions Brest et venions ici le dimanche. Voilà le château, disait Maman. J'avais déjà vomi au moins une fois. Le château signifiait que l'arrivée était proche. À l'odeur je devine que des agriculteurs en colère ont encore déversé des choux-fleurs invendus sur les routes. C'est la Bretagne bretonnante et productiviste, un désastre écologique auquel ma famille maternelle a participé activement, dans toute la mesure de ses faibles moyens. Mon arrière-grand-père, ancien garçon de ferme, a installé non loin d'ici au début du siècle dernier la première turbine électrique. Peu après, il a construit l'une des premières porcheries.

Mon arrière-grand-mère, marchande de tabac, a lancé le commerce d'engrais azotés dans la région.

Nous quittons la voie express, et passons une quantité grotesque de ronds-points qui mènent à Plougoulm, Plouzévédé, Plouescat. Peu de mots français viennent du breton. Le mot plouc en fait partie, inventé juste pour nous, habitants de ces bleds en « plou » qui en breton veut dire paroisse. Les autres peuvent être des paysans, des péquenots, voire des pedzouilles, comme tu disais. Les seuls véritables ploucs, les ploucs étymologiques, sont d'ici. J'en fais partie, comme ma mère, comme mon frère et ma sœur. Pas toi. Ta Bretagne à toi, c'était celle du Sud, où l'on parle français depuis longtemps, le golfe du Morbihan, Lorient, et tu te prétendais marin.

Nous nous garons place de l'Église, devant la maison. Maman nous a entendues arriver et nous attend sur le seuil. Je la serre fort dans mes bras. Elle a l'air fatigué, mais elle ne pleure pas. Moi non plus. Personne ne pleure. Il y a plein de problèmes pratiques à régler. Nous ne sommes que toutes les trois, mes enfants et ceux d'Isa sont restés pour l'instant à Paris avec leurs pères, Éric ne pourra venir que demain. Les pompes funèbres se sont chargées du transport du corps depuis la morgue de l'hôpital jusqu'au funérarium. Quelqu'un est passé prendre ce matin les vêtements pour t'habiller, ta plus belle chemise, ton plus beau costume, que Maman avait préparés dans un sac. Je me demande si on t'a mis aussi une cravate, des chaussettes et des chaussures, mais je n'ose pas poser la question. Et si on a mis des chaussures, est-ce qu'on a fait tes lacets ? C'est une préoccupation idiote,

je n'ai pas l'habitude de la mort. L'idée m'en est familière mais la réalité inconnue. Maman a déjà commandé les fleurs, elle a choisi des arums, elle dit que tu les aimais, elle me demande mon avis, je n'ai pas d'opinion. Moi je m'occupe de rédiger l'annonce pour *Le Télégramme*. C'est important, l'annonce du *Télégramme*. Tous les matins, mes grands-parents épluchaient le journal local et ma mère à présent fait de même, les enterrements et les visites de condoléances rythment la vie de ce village où les deux tiers des habitants ont plus de soixante ans. Lorsque le glas sonnait, en général, ma grand-mère savait de qui il s'agissait et continuait à vaquer à ses occupations ; si elle ne le savait pas, elle s'arrêtait, inquiète, et filait vérifier le *Télégramme* du matin.

Donc, l'annonce. Il me faut une formule simple et sobre, sans chichis ni bondieuseries. Je parcours l'édition de la veille pour m'inspirer. « Ont l'immense douleur de vous faire part », pas question. « Vous font part », comme le suggère Maman, trop sec. « Ont le regret » ? Pas sûr. « La tristesse » ? Va pour la tristesse. Nous sommes tristes, impossible de dire le contraire, même si ce n'est pas de t'avoir perdu. Je sens le regard d'Isa fixé sur moi, je lève la tête. Nos regards se croisent. Elle a les yeux un peu rouges. Je crois l'entendre soupirer.

— Il ne faut rien exagérer.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

Je n'ai rien dit. Elle a raison. Il ne faut rien exagérer. Il y a des gens dont le père est un *serial killer*. Ou un nazi. Il y a des enfants violés, ou battus. On ne va pas se lamenter.

Ne pas en déduire pour autant que tu n'as jamais levé la main sur nous. Pour être tout à fait honnête, tu l'as souvent levée, la main. Mais elle retombait rarement. Tu restais le bras plié en l'air, avec un petit mouvement du plat de la main, coupant l'air comme une menace que confirmait ton rictus. Autrement dit, pas de quoi fouetter un chat. D'ailleurs, si l'on y songe, peu de choses justifient qu'on martyrise un félin. Ce qui ne signifie pas que rien n'a d'importance. Tu ne nous as jamais frappés, mais tu m'as appris la peur, le doute, la sensation au fond de moi que tout se désagrège et s'effrite, la terreur constante de sentir le sol se dérober sous mes pieds. Jamais en ta présence je n'ai eu le sentiment de la terre ferme. C'était ce que tu voulais, sûrement. On n'est pas chez les paysans, ici, tu disais.

J'ai fini de rédiger l'annonce. Je compte le nombre de signes. Pendant ce temps, Isa a commencé à dresser la liste de toutes les choses à faire, et à leur attribuer des priorités. Elle a établi les menus de la semaine, les a affichés au-dessus de la cuisinière, et fait la liste des courses en conséquence. Le téléphone n'arrête pas de sonner, nous répondons à voix basse.

— Il faut que je vous parle du caveau, dit Maman.

La Bretagne, lit-on dans la préface de *La Légende de la mort chez les Bretons armoricains* d'Anatole Le Braz, dans sa première édition de 1893, *la Bretagne est avant toute chose le pays de la mort. Les morts y vivent avec les vivants dans une étroite intimité, ils sont mêlés à leur vie de toutes les heures ; les*

âmes ne restent point enfermées dans les tombes des cimetières ; elles errent la nuit par les grandes routes et les sentiers déserts, pressées comme les brins d'herbe d'une prairie ou les grains de sable de la grève. Elles reviennent aux maisons où habitaient autrefois les corps qu'elles animaient. Le cimetière est comme un prolongement du foyer ; on y va, si j'ose dire, causer avec les siens. Aussi y a-t-il une vive résistance aux tentatives faites pour éloigner les cimetières des villages ; cela paraît aux Bretons une sorte de profanation, il leur semble qu'on brise les familles, qu'on contraint les vieux à habiter loin de la maison de leurs fils.

Donc, le caveau.

Aussi loin que l'on remonte, du côté maternel, nous sommes d'ici. Les registres paroissiaux l'attestent, mes ancêtres se sont reproduits depuis plusieurs siècles dans un périmètre étroit défini en gros par Roscoff au nord, Plouvorn et Morlaix au sud. Peu d'entre eux se sont aventurés jusqu'à Plouescat, encore moins jusqu'à Brest. Autant dire que dans le caveau familial, il y a du monde.

— Il faut que je vous parle du caveau, a dit Maman.

Machinalement, Isa et moi avons tourné les yeux vers la fenêtre. Le cimetière est là, de l'autre côté de la rue, à côté de l'église que mon arrière-grand-père a aidé de ses mains à construire à la fin du dix-neuvième siècle. Des chambres du premier étage, on a sur lui une vue plongeante. C'est un peu notre jardin. Comme beaucoup d'autres, la tombe familiale est en granit rose bien poli, avec des inscriptions dorées, du moins les plus récentes, celles de mes grands-parents maternels disparus à deux mois d'intervalle il y a bientôt vingt ans. Juste au-dessus, il y a celle de Hamon, mon arrière-grand-père, la figure héroïque de la famille,

né orphelin de père en 1876 et de garçon de ferme devenu infirmier, marin, bâtisseur d'église, éleveur de cochons, puis de chevaux, commerçant, et pour finir maire du village. Je me souviens de Hamon, il est mort centenaire. Né à la lueur d'une bougie, il avait vu les premiers trains, les premières automobiles, les premiers phonographes et les premières radios. Puis il a regardé à la télé l'homme marcher sur la Lune. Hamon parlait le français sans accent, à la différence de mes grands-parents et même de Maman. Il l'avait appris à l'école comme une langue étrangère, à l'époque où on punissait à coups de règle sur les doigts les enfants qui usaient de leur langue maternelle et où dans chaque classe un écriteau rappelait : « Il est interdit de parler breton et de cracher par terre. » Il ne l'avait pratiqué couramment que plus tard, dans la marine, au milieu d'appelés venus des quatre coins de France, alors que l'immense majorité des conscrits bretons n'en parlait pas un traître mot — de là, paraît-il, viendrait même le verbe baragouiner, de « *bara* », qui veut dire pain, et « *gwin* », qui veut dire vin, autre mot français d'origine bretonne inventé exprès pour désigner la langue incompréhensible et gutturale dans laquelle tentaient de communiquer ces pauvres ploucs.

Mais pourquoi je te parle de tout ça ? Ah oui. Le caveau.

Dans le caveau, il y a aussi la femme d'Hamon, Caroline, ainsi que ses parents et ses nombreux frères et sœurs tous fauchés en l'espace de quelques années par la tuberculose. Il y a des Mével, des Plantec, des Cloarec et des Cueff — la famille de ma grand-mère maternelle. Il y a des cousins dont personne ne sait plus vraiment ce qu'ils font là, ainsi qu'un grand-oncle divorcé dont l'ex-femme n'a

pas voulu dans son caveau de famille. La surpopulation au sein du caveau, néanmoins, n'est pas le problème. Au fil du temps, les restes les plus anciens ont été rassemblés dans ce qu'on nomme des « reliquaires », c'est ce que nous explique Maman. Jusqu'à ce jour, je l'avoue, j'ignorais ce qu'était un reliquaire. Mais depuis ce matin ma familiarité avec la mort dans ses aspects les plus prosaïques progresse à pas de géant, grâce à toi.

Non, la surpopulation n'est pas le problème. Le caveau est spacieux, il peut accueillir encore une ou deux générations. Simplement, il faut redistribuer l'espace. L'espace n'a pas été optimisé, voilà. Au lieu d'enterrer rationnellement, avec un souci élémentaire de méthode et de logique, on s'est contenté au fur et à mesure des décès d'entasser les cercueils à la va-vite et au plus près de la sortie, comme si les défunts couraient le risque de devoir être évacués en urgence. Aujourd'hui, pour te mettre dans ce caveau, il va falloir déplacer la demi-douzaine de cercueils qui en bloque l'entrée et les pousser vers le fond. En mon for intérieur, je soupire. Il faut que ce soit sur nous que ça tombe.

Heureusement, Isa a pris la situation en main. Elle téléphone aux pompes funèbres et leur fixe rendez-vous demain matin au cimetière, cependant que Maman rassemble ses souvenirs et entreprend de nous tracer le plan d'occupation des locaux. Bien que restée mère au foyer, elle n'a pas un diplôme d'ingénieur pour rien. D'un trait de crayon précis, elle nous fait la coupe transversale du caveau avec les coordonnées de ses différents occupants. Toutes trois penchées sur son bloc-notes, nous étudions les réorganisa-

tions possibles. La principale inconnue concerne l'état des cercueils les plus anciens. On ne peut exclure que certains d'entre eux supportent mal le déménagement et tombent brutalement en poussière. Auquel cas, il faudra prévoir de nouveaux reliquaires, dans lesquels on regroupera ce qui reste de nos aïeux, si possible par famille, ou mieux encore par affinités. Pas question d'enfermer dans la même boîte pour l'éternité des gens qui de leur vivant se connaissaient à peine ou ne pouvaient pas se voir en peinture. Maman a beau hausser les épaules et dire que bien sûr, au fond, tout cela n'a aucune importance, on voit bien que l'idée d'une telle promiscuité la dérange, et on ne peut pas lui donner tort.

Mais avec tout ça, l'heure tourne. La nuit commence à tomber. Il faut se dépêcher d'aller te rendre visite avant la fermeture du funérarium. Maman a enfilé son manteau et, les clés de voiture à la main, m'appelle depuis l'entrée. Je suis toujours assise dans la cuisine, les yeux fixés sur le sol. Il y a quelques miettes et un peu de poussière par terre, il faudra passer un coup de balai en revenant.

— Tu viens, Sophie ?

Je viens. Est-ce que j'ai le choix ? Je n'ai jamais vu un mort de ma vie. Je viens. Je n'ai pas le choix. J'arrive.

Tous les morts cependant ne sont pas bienveillants, loin de là. Ils sont cruels souvent pour ceux qui vivent encore et il est imprudent de les approcher de tout près. Quand la nuit est close il est sage de rester dans sa maison ; il n'est pas bon pour les chrétiens d'aller par les grandes routes quand la lumière du soleil est éteinte : on est

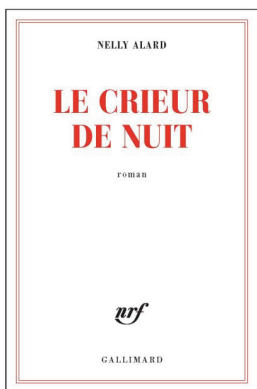
exposé à de dangereuses rencontres ; les morts sont les maîtres de la nuit, ils n'aiment point qu'on vienne les troubler. Il est sage de ne pas s'exposer sans nécessité à de tels périls, et si l'on est contraint de sortir le soir, la prudence commande de se faire accompagner de deux autres personnes, baptisées comme vous-même ; le revenant le plus désireux de nuire ne peut rien contre trois baptêmes.

Le funérarium de Saint-Pol-de-Léon est un cube de béton posé au milieu de la zone industrielle, entre une grande surface discount et une société d'ambulances. Nous garons la voiture dans la cour de gravillons et nous poussons la porte. L'intérieur est petit mais coquet, clair, d'une propreté irréprochable. Dans l'entrée, il y a une table basse, quelques fauteuils. En face, un couloir dessert les trois salons funéraires. Les numéros sont marqués sur la porte. Tu es au numéro 3. Les deux autres, semble-t-il, ne sont pas occupés. À part nous, il n'y a pas âme qui vive aux alentours. Nous avançons dans le couloir en silence, le sol est en carrelage blanc, je regarde mes pieds. Au lieu de lignes fines et nettes, les joints par terre sont gris et bavent largement sur les carreaux. Mes chaussures sont floues et se déplacent entourées d'un halo brun. Les larmes n'ont rien à y voir. Le fait est que sans lunettes, et je ne les porte que quand je ne peux pas faire autrement, je n'y vois pas grand-chose. C'est un choix ancien et délibéré. Aujourd'hui plus que jamais, je m'en félicite. Aujourd'hui plus que jamais, je bénis la myopie colossale qui fait que, depuis toujours, je vis protégée des autres et du monde par un épais brouillard. La vision qui m'attend au bout de ce couloir en sera peut-être adoucie.

*Achévé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 15 mars 2010.
Dépôt légal : mars 2010.
Numéro d'imprimeur : 75693.*

ISBN 978-2-07-012911-9 / Imprimé en France.

174593



Le crieur de nuit

Nelly Alard

Cette édition électronique du livre *Le crieur de nuit*
de *Nelly Alard*

a été réalisée le 16/03/2010 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en mars 2010 par l'imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782070129119)

Code Sodis : N42002 - ISBN : 9782072399893

Numéro d'édition : 174593